

Claire Harmand

À propos de la position du psychanalyste

« Il est dès lors à avancer que le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet, et qu'à situer son acte de la topologie idéale de l'objet a, il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère.

Un "je ne pense pas" qui est de droit, suspend de fait le psychanalyste à l'anxiété de savoir où lui donner sa place pour penser pourtant la psychanalyse sans être voué à la manquer¹. »

Les questions sur « ne pas penser / penser la psychanalyse » se déduisent de ce qu'il en est de la position de l'analyste, et plus précisément de l'objet *a* après la passe. Tout tourne autour de l'objet *a*, là est le nœud (tout comme il est au centre du nœud borroméen formalisé et « mis à plat » par Lacan), là est le point de départ. C'est pourquoi je saisis le fragment de phrase « à situer son acte de la topologie idéale de l'objet *a* » pour centrer mon exposé sur l'objet *a* dans l'expérience analytique, et sur l'objet *a* au fondement de la position du psychanalyste. Cela pour ensuite interroger ce qui se déduit : c'est à ne pas penser qu'il opère, ne pas être sujet, ne pas penser dans la psychanalyse mais penser la psychanalyse.

L'objet *a* de l'analysant

L'objet *a* est particulier à chacun, « une sorte d'objet privé, incommunicable et pourtant dominant qui est notre corrélatif dans le fantasme² ».

1. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 577.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 104.

L'objet *a* se distingue des autres objets, ceux dont le miroir donne une identité et une substantialité qui n'est que le reflet du moi. Il n'est pas représentable comme tel, il ne peut être identifié que sous forme d'éclats partiels du corps, qui sont des trous, organisés spécifiquement : la voix prend dans la même structure deux orifices du corps, l'oreille pour entendre et la bouche pour parler ; le regard met en scène deux trous taillés à même la peau ; la bouche et l'anus sont les deux orifices du même trou ; le sein vient compléter la bouche de l'enfant, organisation qui renvoie à une totalité dont le sein détaché de la mère fait partie, à une sphère qui construit le trou sur son déni.

Objet détaché du corps représentable, il opère comme manque et se substitue comme cause inconsciente du désir à un autre manque, celui d'une cause à la castration, forme imaginaire du manque dans l'Autre d'un signifiant qui garantisse cet Autre.

On ne sait rien de l'objet *a* de l'analysant au début de la cure. Cet objet *a* de l'analysant est pourtant là, essentiel dans la relation transférentielle qui s'établit avec l'analyste. L'analysant s'attache à l'analyste comme il a pu s'attacher à ses objets précédents, parce qu'il lui parle et parce qu'il lui suppose un savoir. L'analyste est mis à la place d'un objet d'amour, d'un idéal, d'un Autre ; c'est pourquoi, en parlant à celui qu'il met à cette place, l'analysant pourra en venir à déployer ce qu'il en est de son désir, jusqu'à cet objet cause... à condition que l'analyste n'occupe pas cette place, qu'il ne fasse pas bouchon, obstacle, à condition que pour cela il reste toujours en décalage.

L'analyste a des indices de l'objet *a* tout au long de la cure, et cela dès le début, quand l'analysant parle de ce qui touche à son désir. Sans qu'il le sache, cela s'entend. Cela s'entend parce que l'analyste est attentif à tout ce que dit l'analysant, de manière égale (selon le terme de Freud *gleichschwebende Aufmerksamkeit*³, c'est-à-dire attention également flottante), attentif à l'énonciation. Ce qui s'entend est ce qui fait relief parmi les dires de l'analysant. Il s'agit non pas de se fixer sur ce qu'on suppose être l'objet cause du désir, car on ne le sait pas, ce sera au patient de le dire, mais de ne pas lâcher sur ce qui touche au désir.

3. S. Freud, *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, p. 62.

Voici deux exemples.

Une jeune femme ayant fini ses études n'arrive pas à partir de chez ses parents, leurs difficultés financières l'en empêchent. Elle parle incidemment de sa relation très proche avec sa mère, dont elle est la seule fille. Sa mère est sa confidente, et elle-même lui dit tout. Sa mère lui a tout donné, et elle doit en retour l'aider. D'emblée, elle évoque l'objet oral et la complétude avec la mère... sans le savoir et sans l'entendre, au milieu d'un flot de paroles sur ses démarches et ses difficultés à trouver un travail, les reproches à ses frères. Quelques interventions soulignant dans ses dires ce qu'il en était de son implication, interventions faisant coupure, l'ont conduite à dire que son rôle, c'était d'aider ses parents, inconsciemment, et surtout sa mère, et qu'elle voulait s'en dégager : entretiens préliminaires, donc.

Une jeune fille se plaint du malaise que lui cause une tache sur le visage : elle est regardée, tous les regards ne voient qu'une chose, la tache, elle se cache, se maquille. Elle fait tache, et en a honte, elle est cette tache. Le regard imaginé au champ de l'Autre est un leurre, c'est elle qui en a l'idée ; c'est aussi un regard agressif, lié au désir et à la castration, l'Autre regardant ce qu'elle n'a pas. L'objet privilégié « regard » a surgi du réel qu'est la survenue de la tache, définitive. Il est question de son rapport au désir, la réalité est marginale. Très angoissée, elle passe des heures devant le miroir à tenter de corriger la tache ; dans une relation amoureuse, la tache fait obstacle : cela va se voir, et son ami va la rejeter. Le travail analytique lui permet d'apercevoir la peur qui l'habite, au-delà de la tache. Dans ses rêves, elle est toujours poursuivie, en danger de mort, c'est l'horreur ; dans un rêve, son père l'encourage à courir ; une autre fois, elle a la charge de sauver sa mère. Autant d'indications de sa position à l'égard de ses parents, des identifications qui la déterminent dans ses relations avec les autres. La tache s'estompe dans ses préoccupations, pour réapparaître lors de chaque événement angoissant, condensant angoisse et jouissance, faisant écran à toute question concernant le désir. « C'est un trou, dit-elle, j'essaie de le boucher et du coup ça m'empêche de voir tout le reste, de me poser les autres questions. » En même temps, c'est un lien avec sa mère, avec qui elle en parle.

L'objet *a* ne se « cerne » qu'au bout d'un long travail d'analyse. Ainsi, un patient arrivé à un point d'apaisement inédit veut arrêter

son analyse. Ce qui était moteur dans sa vie et qui l'entravait n'a plus lieu d'être, il l'a lâché et n'a plus rien à dire. Mais il continue à supposer que l'Autre a quelque chose, et à en attendre quelque chose. C'est une certaine fascination qui passe par le regard. Cela évoque « j'aime en toi quelque chose plus que toi, l'objet *a*...⁴ ».

Le parcours analysant continue... jusqu'à ce que le sujet voie ce qu'il n'a pas, que l'Autre non plus n'a pas, et qu'il voulait atteindre : manque « merveilleux » que l'objet aimé recélait, objet parant à l'impossibilité de faire un avec l'Autre, et aussi objet cédé pour exister, part perdue du sujet, toujours déjà perdue.

L'objet cause du désir dévoilé apparaît du même coup sans fondement face au réel. Le sujet se trouve décroché de l'objet *a* qui représentait ce qu'il avait de plus précieux, qui avait une valeur de jouissance et une valeur de vérité. Il est comme un « être creusé d'un avoir » : « être » dégagé (sur le moment) de l'impasse de son fantasme et des identifications qui le constituaient, « creusé d'un avoir » (au sens d'un avoir dans un magasin, quelque chose qu'on n'a pas mais qui donnerait la possibilité d'avoir), d'un objet en creux, réduit à un vide.

L'objet *a* du côté de l'analyste

L'analyste n'a pas d'objet *a*, il est objet : « Les analystes ne le sont que d'être objet, objet de l'analysant⁵. »

D'avoir lâché l'objet *a*, et d'en avoir tiré quelques conséquences, conduit à une position d'analyste. Il est saisissant de voir la place centrale que cet objet avait : place centrale dans « l'économie du désir », c'est-à-dire dans l'orientation dans tous les domaines de la vie. On parle de « perte de jouissance », c'est un immense bouleversement. On dit aussi « traversée du fantasme ». C'est un moment d'ouverture, moment où ce qui soutenait le désir se révèle et ne tient plus. La chute est rude, et ne se fait pas forcément en une fois, mais elle peut s'éprouver comme une « dégringolade en cascade »...

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 241.

5. J. Lacan, *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 510.

De là surgissent des questions. Quelque chose de très vif se passe à cette place devenue vide : si elle est vide, elle reste néanmoins désignée, intacte, par le reste qui l'indique, les contours de l'objet *a*, le bord. C'est de ce contour que pourrait se définir l'analyste. Passer à une pratique d'analyste, c'est mettre en fonction ce reste très vif en maintenant vide la place du manque. L'analyste maintient vide la place de l'objet *a* et offre cette place à un sujet qui vient lui parler, pour que celui-ci y loge ce qui cause son désir, le temps d'une analyse.

Le désir de l'analyste, issu du manque, n'est pas une béance pure ouverte à toute possibilité, ce n'est pas un désir pur : il a une visée précise du fait qu'il se soutient d'un savoir sur le réel (l'impossible), aperçu à un moment qui a tout changé pour le sujet analysant. C'est un désir solide, non pas dans le sens d'un vouloir, mais en tant que le manque est inscrit de façon décisive et radicale. L'analyste ne veut rien d'autre qu'amener le sujet à ce savoir qui s'est dévoilé, par effraction du réel sur le fantasme, à ce savoir qui le pousse à prendre cette position.

Cette place est vide de ce qui causait son désir et témoigne d'un réel, dès le début et à tout moment de la cure. L'analyste présentifie, par le vide de cette place, le réel qui sera à nouer à l'imaginaire et au symbolique, il le signale, il en est l'indice. Indice du réel, c'est la définition du symptôme : en cela, on peut dire avec Lacan que l'analyste s'identifie au symptôme, il se met à la même place que le symptôme ; c'est une place qui, dans le signifiant, tient compte du réel, qui indique le réel de la castration (réel dont l'analysant ne veut rien savoir).

C'est un désir, celui dit du psychanalyste, qui laisse place à la cause du désir d'un sujet et qui ne met rien à cette place. Le vide du petit *a* fait appel, appel d'offre à un sujet qui vient parler, appel qui, peut-être, induira une demande, un travail analytique. De là, l'analyste met en place les conditions de déploiement de la parole.

Les conséquences ultérieures sont de deux ordres :

– ce moment de passe est inoubliable, quelque chose reste. Ce qui s'est passé, ce qui a passé, a tout changé et il apparaît que rien d'autre que la psychanalyse n'aurait été opérant, parce qu'elle seule prend en compte le réel. À cause de ces effets inouïs, et à partir de

l'objet *a* comme reste, le sujet se propose comme analyste. Le reste de l'opération reste. Quelque chose qui a à voir avec le réel, où ce qui était déjà là, se noue avec le réel. Reste sans valeur, à quoi tient le psychanalyste ; il tient par cela. Tout tourne autour de l'objet *a*, de la place vide de l'objet *a*, lieu du désir et du trajet pulsionnel. C'est de là que l'analyste opère, c'est de là qu'il permet à l'analysant d'aller vers la cause de son désir, et de là qu'en même temps il se décale parce qu'il vise pour l'analysant l'abord du réel ;

– la passe a eu des conséquences sur le transfert, et a abouti à la fin de l'expérience en tant qu'analysant avec l'analyste. Ce qui était fini ne dure pas, parce que dans la vie les semblants reprennent de la valeur : on s'attache à des objets, avec leur valeur de jouissance ; on perd des objets, qui ont trait à l'objet *a* (deuils, séparations), pas sans angoisse. Il y a retour à une consistance, à une assurance, qui est aussi une tension, celle du fantasme, toujours le même, « dans son usage fondamental ».

Rester analysant, continuer le travail analysant devrait permettre, dans l'idéal, d'éviter l'enlèvement dans le fantasme, l'engluement dans bien des domaines de la vie. Mais on n'évite pas le retour au fantasme et les moments douloureux. C'est un fait d'expérience qui permet d'affirmer que le travail analysant s'impose, toujours, quand on se propose comme psychanalyste, si on veut continuer à opérer d'une place d'analyste.

Donc, il y a ce qui dure et il y a ce qui ne dure pas, ça ne se recoupe pas.

Que cela dure dans le travail en position d'analyste, que le reste de la passe reste, c'est toujours très étonnant.

Ces conséquences amènent à distinguer la passe d'un idéal, d'une réussite, voire d'un point d'arrivée, d'une fin... d'un idéal qui suscite les passions. Mais quand des analystes parlent de la passe dans leurs travaux, comment les analysants qui écoutent ne le prendraient-ils pas comme un point à atteindre et un idéal ? Le débat sur « la fin de l'analyse ne se confond pas avec la passe » permet-il de sortir de cette impasse ? Comment éviter la dimension passionnelle, si ce n'est en remettant la passe à sa place ? C'est-à-dire passe-passage, et non pas passe-passion...

Enthousiasme et passions n'ont pas leur place dans le domaine de l'acte et de la topologie de l'objet *a*, il n'est question que d'un passage, du trajet qui le précède et le conditionne, et des conséquences qui pourraient permettre que d'autres passent.

Le mot « passage » entre deux signifiants, entre les deux signifiants analysant et analyste, signale quelque chose du désir. Entre deux signifiants forcément quelque chose échappe, mais on peut l'appréhender en tournant autour, en déroulant ce qu'il en est du côté analysant d'une part, du côté analyste d'autre part, en les articulant de manière dialectique, avec plusieurs tours. Ce n'est pas une démonstration linéaire, qui, nous le savons, ne convient pas à l'inconscient.

Y a-t-il un fil logique à l'analyse ? N'est-ce pas un fantasme de névrosé ? En suivant le déroulement de l'enseignement de Lacan, il y a une logique, qu'il ne cesse de tenter d'attraper par différents biais.

Topologie et logique de l'objet *a*

L'objet *a* est désigné par une lettre. « Cette notation algébrique est comme un fil destiné à nous permettre de reconnaître l'identité de l'objet sous les diverses incidences où il nous apparaît ; elle a pour fin de nous donner un repérage pur de l'identité, le repérage par un mot étant toujours métaphorique. [...] Ce dont nous avons à parler sous le terme *a* est un objet externe à toute définition possible de l'objectivité ⁶. »

L'objet *a* se crée dans l'espace que la demande ouvre au-delà du besoin qui la motive. Par exemple, aucune nourriture ne peut satisfaire la demande du sein, les anorexiques en témoignent. Ainsi, le refus très précoce du sein par un bébé, refus répété et définitif du sein que la mère angoissée imposait à l'enfant, montre que seule l'attente, la demande, a permis qu'il accepte avec vigueur le biberon donné par le père, et ensuite par la mère. L'objet de la demande était plus précieux que la satisfaction de son besoin, car c'est « la condition absolue de son existence en tant que sujet désirant ». Il fallait que le sein se constitue comme une partie détachée du corps représentable et qu'il opère comme manque à être.

6. J. Lacan, *L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 102-103.

L'objet *a* est une construction perdue avant même d'exister. C'est quelque chose de commun au sujet et à l'Autre, valant pour tous les deux comme semblant dans une lignée dont le phallus est le point de perspective. Il devient ainsi l'objet phallique dans le fantasme qui rend le réel habitable. L'objet transitionnel de Winnicott est un emblème de l'objet *a*, objet qui crée un champ d'illusion ni extérieur ni intérieur au sujet ; de même pour la bobine du *Fort-Da*. Pour la mère du bébé refusant le sein, il n'y a pas de tiers phallique à l'horizon, le bébé est son objet ; c'est le père qui a construit, sans le savoir et avec bien des efforts, l'espace pour que se crée l'objet *a* pour l'enfant. Ce scénario impressionnant s'est répété quelques semaines plus tard avec le refus du regard, qui s'est résolu peu à peu avec l'intervention de tiers, le père et la nourrice qui le gardait dans la journée. La série des refus n'est sans doute pas terminée pour cet enfant, refus d'être l'objet de sa mère.

L'objet *a* est « pré-subjectif », mais il fonctionne aussi « comme fondement d'une identification du sujet, ou comme fondement d'une identification déniée par le sujet ». Il « ne se trouve jamais en position de visée du désir ⁷ ». L'objet *a* n'a pas d'image spéculaire, il renvoie au fantasme, au désir, à l'angoisse.

« C'est la notion d'un extérieur d'avant une certaine intériorisation qui se situe en *a*, avant que le sujet, au lieu de l'Autre, ne se saisisse dans la formule spéculaire, en *x*, laquelle introduit pour lui la distinction du moi et du non-moi. C'est à cet extérieur, lieu de l'objet, d'avant toute intériorisation, qu'appartient la notion de cause [...]. L'objet est à situer à l'extérieur, et d'autre part la satisfaction de la tendance ne trouve à s'accomplir que pour autant qu'elle rejoint quelque chose qui est à considérer dans l'intérieur du corps, où elle trouve sa satisfaction ⁸. »

La bande de Möbius figure l'absence d'image spéculaire : c'est une surface à une seule face, et une surface à une seule face ne peut pas être retournée. Si on la retourne sur elle-même, elle est toujours identique à elle-même.

Lacan se sert de la bande de Möbius pour nouer les deux aspects de l'inconscient, l'inconscient structuré comme un langage et

7. J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux*, op. cit., p. 169.

8. J. Lacan, *L'Angoisse*, op. cit., p. 121.

la réalité sexuelle de l'inconscient. Il se sert de l'espace que fonde la bande de Möbius comme point de départ pour faire percevoir les points de jonction et de disjonction de l'un à l'autre. La libido est le point de croisement que l'on peut dessiner sur les surfaces qu'enferme un huit intérieur : il s'agit du point de jonction entre les deux champs, celui du développement de l'inconscient et celui de la réalité sexuelle. À partir de ce point où le sujet désire, la connotation de la réalité est donnée à ces perceptions.

Dans le tore, la figure de l'objet a se profile dans le vide central, vide déterminé par les différents tours de la demande, le ratage fondamental de la demande.

Le *cross cap*, ou plan projectif, est un support topologique essentiel auquel Lacan se réfère dans le séminaire *L'Identification*, puis dans le séminaire *L'Angoisse*, et à la fin du *Séminaire XI* quand il parle de l'au-delà de l'identification à l'analyste, un « au-delà défini par le rapport et la distance de l'objet petit a au grand I idéalisant de l'identification⁹ ». Il s'agit de la topologie des surfaces autotraversées. La ligne de traversée symbolise la fonction de l'identification, laquelle repose sur la confusion en un point du signifiant idéal et de l'objet a . La coupure rend compte de l'acte analytique, la surface résiduelle du *cross cap*, c'est a .

Dans le nœud borroméen, les trois ronds de ficelle jouent chacun à l'égard des deux autres le même rôle : deux brins sont posés l'un sur l'autre, et le troisième les lie ensemble, de sorte qu'il suffit de couper l'un des ronds pour que tout se défasse. Le nœud à trois vient à écrire les rapports qu'échangent entre eux les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Avec le nœud borroméen, Lacan formalise des relations qui ne sont pas écrites par ailleurs. Petit a est le point de coïncidence par lequel les trois registres indépendants les uns des autres se révèlent pouvoir tenir ensemble. L'objet a est une lettre, elle se détache du signifiant qui est dans le symbolique ; en tant que lettre elle est dans le réel.

L'écriture du fantasme $\$ \diamond a$ rend compte du fait que l'objet cause du désir est cause de la division du sujet. Le sujet est « causé comme manque par a , et a vient boucher la béance que constitue la

9. J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux*, op. cit., p. 244.

division inaugurale du sujet $\$$ ¹⁰ ». Le poinçon de la formule du fantasme se dit : $\$$ désir de a , ou $\$$ coupure de a .

La topologie de l'objet a dans la pulsion : « La structure fondamentale de la pulsion est quelque chose qui sort d'un bord, qui en redouble la structure fermée, suivant un trajet qui fait retour, et dont rien d'autre n'assure la consistance de l'objet, à titre de quelque chose qui doit être contourné¹¹. » Aucun objet ne satisfait la pulsion, qui ne fait que contourner l'objet éternellement manquant. Le névrosé croit à un objet satisfaisant, alors que « cet objet n'est en fait que la présence d'un creux, d'un vide, occupable nous dit Freud par n'importe quel objet, et dont nous ne connaissons l'instance que sous la forme de l'objet perdu petit a ¹² ». L'objet a se présente avant tout désir sous forme de l'objet précurseur autour duquel la pulsion fait retour et se satisfait sans l'atteindre.

Le désir, creusé au niveau des contours de cette place vide de l'objet a , se trouve à l'articulation du fantasme et de la pulsion : là où le sujet s'accrochait à un objet qui causait son désir, la pulsion qui vise l'objet n'en fait jamais que le tour ; il s'agit du même objet que le sujet a lâché et qu'il consent à ne jamais atteindre, alors que c'était ce qu'il ne cessait de vouloir atteindre par sa demande. Les contours de l'objet a désignent et dessinent le désir, le creux, et le trajet de la pulsion. C'est pourquoi Lacan a dit que « l'expérience du fantasme fondamental devient la pulsion¹³ », là où Freud parlait de « domptage de la pulsion¹⁴ » : la pulsion ne fait que contourner l'objet. L'objet dont la pulsion fait le tour « fait bosse, comme l'œuf en bois dans le tissu que vous êtes, dans l'analyse, en train de repriser [...] objet privilégié dont la réalité même est purement topologique¹⁵ ».

L'objet a est insaisissable : ses formes, que l'on peut énumérer, sont les représentants de « ce qui est soustrait à l'être vivant de ce qu'il est soumis au cycle de la reproduction sexuée », de ce que le

10. *Ibid.*, p. 243.

11. *Ibid.*, p. 165.

12. *Ibid.*, p. 164.

13. *Ibid.*, p. 245.

14. S. Freud, « L'analyse sans fin et l'analyse avec fin », dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 240.

15. J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux*, op. cit., p. 232.

sujet vivant perd, dans le rapport à l'Autre, de devoir passer pour sa reproduction dans le cycle sexuel ¹⁶.

Quant aux quatre discours, le petit *a* est l'un des quatre termes avec lesquels Lacan formalise les quatre discours sous le nom de « plus de jouir ». Lacan appelle semblant la place de l'agent, à partir du discours de l'analyste. À cette place de l'agent, qui initie le discours, il met le *a*. Ce n'est pas le même *a* que dans les autres discours, ce n'est pas le même que dans le discours de l'hystérique (c'est-à-dire le discours de l'analysant). Le petit *a* est à une place où il a perdu toute consistance de vérité (discours de l'hystérique) et de jouissance (discours du maître). La dimension de perte, et d'appel à partir de la perte, est soulignée par Lacan qui parle de « plus de jouir à récupérer ¹⁷ ».

Conséquences

La position du psychanalyste est donc fondée sur l'objet petit *a*, agent du discours de l'analyste, objet cause du désir, objet plus de jouir témoignant de la jouissance perdue, objet au fondement du champ de la jouissance, dans le signifiant, avec l'inconscient découvert par Freud.

Responsable dans la cure, l'analyste s'autorise, s'implique, à cause de ce qu'il a appris, mais surtout à cause de ce qu'il a lâché dans sa cure, et de ce qu'il en a déduit. Il est responsable de la psychanalyse telle qu'il tente de la transmettre, dans l'aboutissement des cures de ses patients et dans ce qu'il peut en dire. La position du psychanalyste, c'est sa responsabilité (et inversement).

« Le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet. » Sujet, substantivation de l'adjectif latin *subjectus*, veut dire soumis, assujetti. Le sujet parlant est soumis au langage. Sujet du signifiant, il est sujet de l'inconscient : « Mon hypothèse c'est que l'individu qui est affecté de l'inconscient est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant ¹⁸. »

Sujet s'oppose à objet, participe passé substantivé du verbe latin *objicere*, jeter devant, placer devant, opposer.

16. *Ibid.*, p. 180-181.

17. J. Lacan, *Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 56.

18. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 129.

Pour l'analysant, l'analyste est un objet. L'analyste s'y prête, il « se fait semblant d'objet *a* » pour le sujet. On entend dans le « se faire » le troisième temps de la pulsion. Il se met en position d'objet, le temps de la cure, le temps que le sujet en vienne à ce qui cause son désir dans le fantasme, par et dans le transfert, où l'analyste supporte la demande.

L'analyste, objet du transfert, accepte d'être confondu avec l'objet, ce qui permettra à l'analysant d'en arriver à ce qu'est le *a*, cause de son désir. Il se fait semblant d'objet, il accepte cette erreur sur la personne : la place où est l'analyste est distincte de la personne que le transfert lui impute d'être. La place vide de l'objet *a* le reste par un travail constant, tâche sans fin, difficile.

« Je ne pense pas. » Penser vient du latin *pensare*, fréquentatif (qui marque la répétition) de *pendere*, pendre, peser ; d'où, par deux développements différents, « contre-balancer, payer » (dont dérivent dépenser, dispenser, qui signifient peser en distribuant, distribuer), et, dans le domaine intellectuel, « évaluer, apprécier », d'où « réfléchir, méditer ». Panser avec un « *a* » est plus qu'une homophonie, c'est une spécialisation de sens de penser avec un « *e* », par l'intermédiaire d'anciennes expressions comme « penser de », se préoccuper de, prendre soin de. Penser a un poids, dans le mot lui-même.

Dans la pratique, est-ce que vraiment je ne pense pas ? N'arrive-t-il pas de penser quand même ? Bien sûr que si. En effet, ne pas penser tient à la topologie idéale, idéal vers lequel on tend mais qu'on n'atteint pas, en tout cas pas en permanence. Il y a différentes façons de « penser quand même ».

– Penser à autre chose concernant le patient, associer en suivant les dires du patient. Par exemple, une patiente décrit sa relation trop proche avec une de ses filles ; je pense tout à coup que cela ressemble à ce qu'elle a dit de sa relation avec sa mère, relation tout à fait différente dans les faits. Je ne dis rien. Simple anticipation, elle fait le rapprochement elle-même un peu plus tard.

Dans d'autres cas, il arrive de réagir, de poser une question, de rapprocher ce que dit l'analysant d'un dire précédent, etc. Autant d'interventions fondées sur le désir de l'analyste, qui a une visée. Si c'était un désir pur, l'analyste ne dirait rien, il laisserait l'analysant travailler seul.

On intervient avec ce qu'on pense ; avec ce qu'on pense de ce qu'on a entendu de ce qui touche au désir, de ce qu'on croit qui touche au désir, et avec ce qu'on pense de ce qui pourrait faire coupure par rapport au désir ; avec ce qu'on pense à partir des dires de l'analysant, sujet mis au premier plan. Les interventions sont énoncées par un sujet qui supporte la fonction du psychanalyste, qui est aussi sujet de l'inconscient. L'analysant continue avec ces interventions, qu'il saisit ou non. Ce n'est pas ce qui est opérant. La fonction (entre guillemets) « du psychanalyste qui opère », objet pour l'analysant, place vide de l'objet *a*, va réguler le sujet qui pense et qui intervient. Quand l'analyste est « tranquille » à cette place-là, il ne craint pas d'intervenir. Il est tranquille quand il sait ce qu'il vise, et comment cela a opéré pour lui.

– Penser, en tant que sujet, à ce que dit le patient : c'est un changement de discours, le sujet se trouve à la place de l'agent, comme dans le discours de l'hystérique. C'est inévitable, l'analyste est aussi un sujet, qui peut non seulement penser, mais être concerné et affecté. Cela s'appelle le contre-transfert, il importe de ne pas en user. Mettre en acte le contre-transfert serait répondre en tant que sujet concerné, affecté, et ferait barrière aux dires de l'analysant.

– Penser à tout à fait autre chose : là, tout à coup, je n'ai rien entendu, je n'y étais pas (cela rejoint l'expression « ou bien je ne suis pas »). Le sujet qui pense a pris la place, a éjecté l'analyste de sa place, heureusement cela a été fugace, l'analysant continue le travail.

« Penser la psychanalyse »... Penser, comme tentative d'articulation, et non pas de domination, compréhension ; récolter dans la pensée de Freud et de Lacan, récolter leurs idées, et en oser quelques-unes.

La psychanalyse est impensable, c'est l'expérience de tous les psychanalystes, en tous cas à certains moments, à cause du réel. Penser le réel, c'est impensable ; pas tout impensable, et pas tout pensable... (mais indispensable !).

Tant de questions se posent après la passe que penser ne se pose pas comme une nécessité ni un devoir ; c'est là, ça vient, ça surgit entre ce qu'on entend, la lecture des textes... ; cela circule, comme sur le trajet pulsionnel, là où l'objet *a* consistant obturait la

circulation des questions et des idées. C'est la part d'impensable dans la passe qui pousse à penser autour.

Mais ensuite, ne plus penser la psychanalyse peut arriver, par exemple par « débordement » et hyperactivité, il n'y a plus de place, plus d'espace, plus de temps, plus de disponibilité surtout. Le travail analysant s'arrête aussi. Ne pas penser la psychanalyse ramène à l'inertie, à ce qui ne bouge pas ou ce qui tourne en rond, à l'inertie du fantasme.

Ne plus pouvoir penser la psychanalyse a des effets dans les cures : des effets d'inertie, et des risques de dérapage de la position du psychanalyste.

Le travail sur la psychanalyse en dehors de la pratique analytique a essentiellement pour but, pour visée, d'entretenir le savoir du psychanalyste. En effet, si on ne remet pas toujours ce savoir à sa place, il change de place, et on change de discours ; ou bien il est frappé d'inconsistance et le *a* isolé risque de s'accoler au $\$$ (avec un poinçon à la place de la flèche sur la ligne supérieure de l'écriture du discours de l'analyste) : on retrouve la formule du fantasme.

Penser la psychanalyse, c'est ce qui permet de mettre le savoir en place de soutenir petit *a*. Ce savoir S2 sur le réel, sur lequel s'appuie le *a*, est ce qui permet le tranchant de l'opération analytique, ce qui permet l'acte.

Du métier impossible¹⁹ de Freud, s'est dégagée l'impossibilité de la position de l'analyste²⁰ dont parle Lacan, c'est-à-dire la part de réel qu'implique cette position.

19. S. Freud, *Résultats, idées, problèmes II*, op. cit., p. 263.

20. J. Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 205.